Le dernier des sages

On le voyait, le vieux beau, se farder avec une attention soutenue, puis se coiffer. Il adorait les grands chapeaux, et ceux-ci l'étaient tant que parfois il ne pouvait passer la petite porte du bas, celle qu'il empruntait de préférence à la grande donnant sur le canal, et que pour le faire, il devait se mettre de biais. Et puis il s'habillait. Il avait des habits de l'ancien temps qu'il avait confectionné lui-même, plein des armoires. C'était un vaste assortiment dont les modèles, tous ou presque, remontaient au XVIIIe siècle. Casanova de pacotille, émouvant dans ses manies de vieille fille, dans ce désir fou de paraître encore. Son domestique noir l'avait aidé à se vêtir puis à se chausser. Ses vieux os craquaient, tout coinçait en lui, ah ! désormais pauvre carcasse fatiguée, ce n'était plus que l'ombre du bel homme qu'autrefois il avait été et ses conquêtes désormais se faisaient rares voire inexistantes.

Alors il allait par les petites ruelles qu'il connaissait sur le bout des doigts, toutes, des plus centrées où il pouvait encore rencontrer du monde, aux plus éloignées où il passait sans presque jamais voir personne. On se retournait sur son passage, mais ici rien qui n'étonne puisque tout est théâtre. Il mettait sa main à la peau fanée, avec de longs doigts, contre les murs, non pour s'appuyer alors qu'il serait devenu faible ou déséquilibré, il avait encore bon pas, mais pour toucher ces vieilles pierres, ces vieux crépis, ces vieilles briques qui s'alignaient en longueur et en hauteur, entassées par million les unes sur les autres par des maçons dont on ne parle jamais et sur lesquelles le temps tissait ses décrépitudes. Là était vraiment la ville, dans cette lente et inexorable descente vers ce qui serait un jour, si l'on n'y prend garde, une vaste ruine avec de beaux restes encore où errera une vieille population perdue.

Il aimait sa ville. Il savait qu'il allait bientôt la quitter pour aller rejoindre le grand cimetière sur une île où les siens, tous, il n'avait maintenant plus personne, l'attendaient. Alors il ne serait plus. Alors il ne toucherait plus les vieilles pierres, il ne les sentirait plus glacées au cœur de l'hiver, ou au contraire tièdes ou chaudes en plein été, alors que le soleil longtemps pendant la journée, celle-ci fut sans nuage, a doré la vieille cité. Et il se demandait si la ville se souviendrait de lui. Il lui semblait qu'il était parfois le seul à l'habiter vraiment et à l'aimer, il aurait voulu la connaître jusqu'à la dernière pierre, presque l'emporter avec lui, on ne la délaisse pas , et pourtant il devait en convenir, dans son extrême lucidité, elle ne garderait pas trace de lui. Sa maison, son palais pourrait-on dire, placé au bord d'un canal secondaire et pourtant beau et brillant, serait vendu, de vagues héritiers, sa vie alors ne serait plus qu'un nom sur une pierre là-bas où près de laquelle bientôt pousseraient de grandes herbes sauvages. Car personne ne l'entretiendrait, elle serait laissée à elle-même. Personne ne viendrait se pencher sur elle ainsi qu'on le fait avec les monuments des gens illustres qui se firent enterrer ici. Sa vie n'aurait rien été, puisque l'on

ne se souviendrait pas de lui, que même son nom ne figurerait dans aucun livre, et que sa mort ne serait qu'à peine signalée dans le journal principal de la ville. Il n'était rien, il en avait conscience, et c'est pour cela qu'il jouait à ce jeu de se déguiser et de croire encore à cette vie passée où les règles sont tout et l'utilitaire peu de chose. Il valait mieux rire que pleurer. Allons, tenons bon la rampe et ne nous laissons pas aller. Une promenade encore, et puis deux, et jusqu'à la fin de l'année.

On voyait ainsi sa silhouette étrange se profiler sur un fond de canaux et de ruelles tandis qu'il traversait un pont, spectacle insolite, on le retrouvait au bout d'une ruelle, se coulant dans une autre qui serait transversale et lui seul savait où elle mènerait, quel serait son parcours exact, le nombre des pas à faire mais aussi des ponts à traverser pour s'en aller rejoindre un but connu de lui seul et puis enfin s'en revenir à la maison par un autre chemin. Les ruelles sont trop nombreuses ici pour qu'on s'amuse à les refaire en sens inverse dans une même journée.

C'est une histoire vraie. L'homme a réellement existé et peut-être même vit-il encore. Chaque jour ainsi le voyait repartir. Et si parfois c'était le matin, alors que la ville ne vivait pas encore, toute nimbée d'une lumière admirable, très douce, d'autres fois c'était à la tombée de la nuit, quand les ruelles se peuplent de noctambules allant Dieu sait où, croyant à Dieu sait quel plaisir dans cette vie fugitive et toujours trompeuse. On ne vit pas sur une ligne qui serait solide, on croit, on imagine, on se trompe, on regrette, on avance quand même, à quoi bon, non, ne regarde pas en arrière, jamais, mange et bois, ne fais pas plus, ce serait vain et inutile. De croire à un but quelconque serait au contraire ridicule.

D'autres ont parlé de la ville

D'autres avaient parlé de la ville, longuement. Ils en avaient évoqué les charmes infinis, les merveilles apparentes, les autres cachées. Ils avaient donné à connaître des lumières étonnantes. Ils avaient senti l'air que l'on respire, odeur de vase souvent, l'eau que l'on voit brassée par des barques trop nombreuses et trop rapides et puis se mourir contre les pierres moussues des quais ou des bordures des canaux. Ils s'en foutent, ils n'aiment la ville que dans son apparence et non dans sa structure. Ils y avaient vécu. Ils y avaient aimé. Ils avaient à leur tour voulu la faire leur, et pour mieux le prouver, ils en avaient parlé. Ils connaissaient les mots pour le faire. Leurs textes étaient des chefs d'œuvre. Et pourtant, pouvaient-ils dire l'essentiel, pouvaient-ils fixer les hommes et les femmes qui passent, l'humain, oui toujours fugitif, et mieux encore la matière ? La matière des briques, la matière des pierres, leur beauté n'étant qu'extérieure, offerte par la main de l'homme, tandis que la matière elle-même est de toujours, parcelle de cette terre que l'on ne voit plus.

On veut écrire pour les autres, transmettre. On n'écrit jamais que pour soi, pour sauver sa vie, pour prouver qu'elle n'a pas été inutile. Pour la prolonger. Pour faire qu'elle aille au-delà du temps présent. On veut anticiper, prendre sur les siècles à venir, mordre déjà en ceux-ci. On veut accompagner les hommes du futur. On crie, on crache, ou l'on admire, mais que l'on nous oublie pas, jamais. On veut vivre non seulement avec les présents, mais aussi avec les prochains. Les accompagner pour aimer encore. Et la lumière, et les couleurs ainsi ne meurent pas. On est devenu immortel.

Pareil pourtant à ce vieux sage longeant les grandes façades, se voûtant plus chaque année qui passe, et tu as beau redresser l'échine, vieil habitant d'ici, tu ne retrouveras plus ta jeunesse ni même ton âge mûr. Tu fais sourire. Tu fais pitié. Et pourtant on admire cette fierté et cet orgueil que tu as de tenir bon la rampe, ce désir fou de participer encore. A moins que toi aussi tu tiennes à ce que l'on se souvienne de toi ?

Non, on ne peut pas écrire pour les autres. Pour la simple raison que dans une vie tout n'est que répétition, et que même c'est cela qui nous plaît, que tout revienne, que tout soit réglé, avec une découverte certes par-ci par là, mais dans l'ensemble une monotonie presque désespérante de laquelle pourtant on ne se lasse pas. On se répète sans cesse. On revient sur les mêmes traces. On suit les mêmes chemins. On regarde les mêmes paysages. On charrie les mêmes idées, rigoureusement. On croit renaître et pourtant ce ne seront jamais que les mêmes couleurs. Rien qui ne change. On ne saura jamais de quoi est fait le temps. Et l'on ne se lasse pas surtout de toujours recommencer à écrire les mêmes passages. On lasse. On fatigue. On éreinte. On n'amuse plus. On aigrit. On mortifie. On se fait haïr. On est délaissé. On s'en fout. On ne se publie pas. On reste caché. On vit sa vie. On a nous aussi nos façons de vieux beaux. On se déguise. On se grime. On se revêt de ses plus beaux habits. Et l'on va seul, résolument, dans les petites rues. On n'a besoin de personne. Aucune admiration. Aucun éloge. Aucune reconnaissance. On vit pour soit, délicieusement. Et pour soi ces couleurs, ces changements de temps, ces beaux arbres, voyez-celui-ci avec ses grandes branches, cette eau. Ce soleil. On se suffit à soi-même. C'est mieux ainsi. C'est parfait. Une liberté totale. De restriction point. Vous ne parlez pas des femmes ? Parce que l'occasion ici ne présente pas mais voyez ailleurs. On dit ce qu'on veut. On tourne en rond. On se répète encore et encore. Les mêmes images. Les mêmes bringues. On ne traîne cependant personne, jamais. On va là où l'on veut. On dit ce que l'on veut et quand l'on veut. On publie ou l'on détruit. On ne nous lit pas. On est sans peine. Détendu. Heureux en somme. Le comble serait que notre visage vous rappelle quelque chose. Que vous nous interrompiez dans notre contemplation. Que vous exigiez de nous on ne sait quelle parole de sage tandis que nous ne savons rien, ni le début ni la fin. On reste au contraire ignorant. Sans voir ce que d'autres voient. Sans parler de ce que d'autres on dit en long et en large. Sans culture

profonde. Léger, insignifiant à oublier. On écoute ses propres pas, la nuit surtout, dans les petites ruelles quand il n'y a personne. On écoute le temps, on touche les siècles des doigts. Il ne s'agit pas de se faire connaître, il faut vivre, simplement. Il faut être soi-même. Il faut savoir ce que l'on aime. Il faut aimer. Il faut être vrai jusqu'au bout des ongles. D'ostentation aucune. Il faut aller son propre chemin. Dès aujourd'hui et à jamais.